

Michèle Morgan (1920-2016)

La nostalgie a les yeux turquoise

Le Desperado, janvier 2017 : rétrospective Michèle Morgan. Lorsque la lumière revient dans la petite salle glaciale aux fauteuils rouges épuisés, le public silencieux constitué de septuagénaires, voire octogénaires, sort lentement et retourne à la rue hivernale : émotions cinématographiques retrouvées, souvenirs intimes associés au film, magie des images redécouvertes, souvenirs entêtants d'une fidélité de fan, bien-être de la nostalgie... Les stars contribuent-elles toujours à approfondir les solitudes individuelles¹ ?

Une star Michèle Morgan ? Oui sans doute – même si elle en a souvent contesté le terme – mais une star émanicipée, battante, lucide.

« Moi je suis une femme qui a travaillé toute sa vie » avait l'habitude de répondre l'actrice lorsqu'on lui rappelait la star, la légende qu'elle était devenue. Ce sont 74 films tournés de 1935, première brève apparition dans *Mademoiselle Mozart* dont Danielle Darrieux était la vedette, à 1990 dans un film de Giuseppe Tornatore auprès de Marcello Mastroianni, huit rôles pour la télévision², quatre rôles au théâtre dont celui d'Esther à l'âge de soixante douze ans dans les *Monstres sacrés* de Jean Cocteau auprès de Jean Marais en 1993, pièce mise en scène par Raymond Gérôme. La peinture vient en plus. Sa rencontre avec le peintre Jean Moïse Kisling réfugié aux États-Unis pendant la guerre qui fait son portrait en 1943 est décisive : « J'ai alterné les styles entre tachisme,

figuratif, aquarelle, collage »³. Une de ses dernières expositions parisiennes eut lieu à la galerie Artistes en lumière en avril 2009. « Je ne prévois rien, j'ai un crayon, je pose le crayon sur la toile et ça fait ce que ça veut. »⁴

De Dieppe, d'où elle fugue à 15 ans dans des conditions dangereuses, sûre de sa vocation d'actrice, elle parvient à faire de la figuration dans plusieurs films jusqu'à ce que Marc Allégret la choisisse en 1937 pour le rôle de Gribouille auprès de Raimu. La suite rejoint l'histoire et celle du cinéma. *Le Quai des brumes* de Marcel Carné fonde la légende des beaux yeux et du vrai faux baiser avec Gabin son partenaire. Pour tourner les intérieurs de deux productions franco-allemandes, *l'Entraîneuse* d'Albert Valentin et *le Récif de Corail* de Maurice Gleizes, film dans lequel elle retrouve Jean Gabin, Michèle Morgan se rend à Berlin dans les studios de la UFA. Le matin du 10 novembre 1938 après avoir entendu toute la nuit des explosions, conduite en voiture pour le tournage elle constate dans les rues de Berlin l'ampleur des dégâts de la nuit de cristal. « J'ignorais qu'il nous restait un an de sursis, mais au fond de moi s'ancrait un sentiment d'insécurité. »⁵ L'insécurité ne la quittera pas pendant encore longtemps. Ayant signé un contrat avec la RKO, elle décide de partir pour les États-Unis en 1940. Elle traverse l'Espagne défigurée par la guerre civile et, de Lisbonne, embarque pour New York via Hollywood. Le choc culturel est pour le moins rude, mais également excitant. Ginger Rogers l'accueille et elle

rencontre le tout-Hollywood. Elle y tournera six films dont *Passage to Marseille* de Michaël Curtiz avec un Bogart dépressif, à qui Lauren Bacall n'a pas encore appris à siffler⁶. Le rôle féminin de *Casablanca* lui échappe en 1942 en faveur d'Ingrid Bergman, tout comme celui de *Soupons* d'Albert Hitchcock que Joan Fontain obtient grâce à son anglais d'un meilleur niveau. Mariée et mère d'un petit garçon⁷, Michèle Morgan revient seule en France après la fin de la guerre. Bien que sa vie personnelle soit difficile, elle enchaîne les tournages dans cet après-guerre où le cinéma devient une pratique culturelle très appréciée avec environ quatre cents millions d'entrées par an.

De grands succès populaires marquent cette période. Beaucoup de récits dans ces titres revisitent l'histoire récente, comme la *Bataille du rail* (1945) et le *Père tranquille* (1946) tous deux mis en scène par René Clément, d'autres s'appuient sur de grands romans tels *Boule de suif* (1945) de Christian Jaque et le *Diable au corps* (1947) de Claude Autant-Lara. Ce fut le cas de la *Symphonie pastorale* dont l'adaptation, approuvée par André Gide et réalisée par Jean Delannoy, reçoit la palme d'or du second festival de Cannes en 1947. Michèle Morgan y obtient le prix d'interprétation féminine pour le rôle de Gertrude, jeune fille aveugle au destin dramatique, et reçoit la Victoire décernée à l'actrice française la plus populaire⁸. Bien sûr, « les plus beaux yeux du cinéma⁹ » – dont Gérard Oury bien plus tard confirmera la couleur turquoise – filmés dans la blancheur de la neige, provoquent l'émotion du spectateur, mais « l'extraordinaire pureté du jeu de l'actrice »,¹⁰ soutenue par une voix cristalline, naturelle, et moderne qui ne changera guère avec les années, donne à ce personnage une subtile profondeur tragique dénuée de pathos. Michèle Morgan fait la couverture de *Cinémonde*¹¹ dont elle restera une actrice vedette. Avec *Cinémonde*¹² paraissent également dans cette période de nombreux autres magazines consacrés au cinéma : *Cinévie*, *Cinévue* et *Cinémiroir*, ainsi que *Le Film complet* qui propose chaque semaine le récit détaillé d'un film. La cinéphilie populaire dans ces

années d'après-guerre sera peu analysée à l'exception des travaux de Geneviève Sellier et de Raphaëlle Moine¹³. Une autre cinéphilie plus culturelle s'appuie sur des revues inédites. *L'Écran français*, dont le premier numéro libre sort en 1945, développe notamment dans le travail d'André Bazin l'analyse du cinéma. En 1951, les *Cahiers du cinéma* sont l'œuvre du trio Doniol-Valcroze, La Duca et Keigel. Très vite les « jeunes turcs » de la revue partent en guerre contre le cinéma français qu'ils estiment trop littéraire et petit-bourgeois. La « nouvelle vague » défend le réalisateur reconnu comme un auteur, le tournage en extérieur avec des plans plus dynamiques, des montages plus souples et la prise en compte de thèmes de société où l'évolution de la morale, en particulier de la sexualité, a une part importante. Seul Claude Chabrol donnera un rôle à Michèle Morgan dans *Landru* en 1962.

Les valeurs sûres du cinéma, les films dits « étrières », co-produits internationalement avec des vedettes connues s'essoufflent au cours des années 1950¹⁴. Michèle Morgan poursuit sa carrière en tournant auprès des réalisateurs de cette tradition les plus connus, Jean Delannoy, Marc et Yves Allégret, Claude Autant-Lara, René Clair, Sacha Guitry et tant d'autres encore. Elle y incarnera des personnages historiques comme Jeanne d'Arc¹⁵, Joséphine de Beauharnais¹⁶, Gabrielle d'Estrées¹⁷ et Marie-Antoinette¹⁸ et d'autres venus de la littérature, Maria Chapdelaine¹⁹, Fabiola²⁰ tournage sur lequel elle rencontre Henri Vidal ou encore Hélène, héroïne d'*Obsession*²¹. Ses partenaires sont les plus grands acteurs du cinéma français. Raimu et Gabin encouragent ses premiers pas ; Michel Simon, Charles Boyer, Pierre Brasseur partagent l'affiche avec elle. Dans plusieurs films, elle retrouve Jean Desailly, Daniel Gélin, Jean Marais, Michel Piccoli, Serge Reggiani, Jean-Claude Brialy, comédiens de sa génération. Des actrices de différentes périodes travaillent avec elle : elle croise à plusieurs reprises sur les plateaux Danielle Darrieux, Micheline Presle, Arletty et Edwige Feuillère, et d'autres plus jeunes parfois dans un seul film comme Claudia

Cardinale, Brigitte Bardot, ou Catherine Deneuve... Le partenaire qui, en dehors de Gabin, donne à Michèle Morgan toute sa lumière est peut-être Gérard Philipe. Dans *les Orgueilleux*²², l'actrice laisse, plus que dans aucun autre film, deviner, puis se révéler un tempérament à l'opposé de ce qu'elle paraît être. Dans un jeu retenu que Gérard Philipe lui renvoie, la comédienne exprime une sensualité à fleur d'images, exacerbée par un contexte narratif dramatique. Dans *les Grandes manœuvres*, toujours face à l'acteur jouant un militaire de la belle époque donjuanesque et parieur, elle incarne une femme divorcée crédule et amoureuse, mais finalement résistante : « Or, ce personnage féminin [...] est typique de ce que le cinéma français d'après-guerre invente de plus audacieux : des figures de femmes qui prennent conscience d'elles-mêmes à travers une relation amoureuse qui les amène à remettre en cause les limites prescrites aux femmes de leur société²³. » Beaucoup de ces caractères de femmes que Michèle Morgan incarne ont en commun une sensualité contenue, un « humour triste²⁴ », et une recherche de la liberté qui trouvent toujours de l'écho chez les spectateurs jusque dans ses derniers films, *Benjamin ou*

*Les mémoires d'un puceau*²⁵, et *Le Chat* où l'actrice s'empare avec un plaisir non dissimulé des latitudes que lui offre la caméra de Lelouch.

Michèle Morgan écrit elle aussi l'émancipation du féminin dans un registre différent des actrices de la nouvelle vague, mais l'effet n'en est pas moins fort.

« Aller au cinéma est un acte licite parmi d'autres, qui a sa place dans l'emploi du temps avouable de la journée ou de la semaine et cette place est pourtant "un trou" dans l'étoffe sociale, un créneau qui ouvre sur quelque chose d'un peu fou, d'un peu moins approuvé que ce qu'on fait le reste du temps²⁶. » Michèle Morgan a permis à un public intergénérationnel d'investir de nouveaux créneaux de l'imaginaire et d'entretenir des rêves secrets, parfois indéfinissables. La nostalgie se niche dans ces créneaux-là. C'est le retour à la conscience du sentiment de la perte d'attachements, d'investissements et de pratiques. Mais c'est l'arme indispensable contre l'oubli et l'irréversibilité du temps. Le cinéma nous aide dans cette lutte.

Brigitte Chapelain

NOTES

1. Edgar Morin, *Les stars*, Paris, Seuil, 1972, p. 132.
2. De 1953 à 1999.
3. Bertrand Guyard, *Le Figaro*, 21 déc. 2016.
4. Entretien *Paris Match*, juil. 2008, revu par David le Bailly le 21 déc. 2016.
5. Michèle Morgan, *Avec ces yeux-là*, Paris, Robert Laffont, 1977.
6. Allusion à la célèbre scène où Lauren Bacall apprend à siffler à Humphrey Bogart dans *Le port de l'angoisse* réalisé par Howard Hawks en 1945.
7. Le futur acteur Mike Marshall.
8. « Ainsi nommée parce qu'on remettait aux lauréats une petite statue représentant la victoire de Samothrace », Michèle Morgan, *Avec ces yeux-là*, *op. cit.*
9. « Dans sa 97^e année, les plus beaux yeux du cinéma se sont fermés définitivement ce matin », a ainsi annoncé sa famille dans un communiqué le 20 décembre 2016.
10. Pierre Arditi, RTL, 21 déc. 2016, entretien avec Yves Calvi.
11. N° 632, 10 sept. 1946.
12. Pour exemple, *Cinéma* est un hebdomadaire dont chaque tirage est de 250 000 exemplaires durant l'année 1950.
13. Gwenaëlle Legras et Geneviève Sellier (dir.), *Cinéma et cinéphilies populaires dans la France d'après-guerre (1945-1958)*, Paris, Nouveau Monde, 2015. Fabrice Montebello, *Spectacle cinématographique et classe ouvrière. Longwy 1949-1969*, thèse de doctorat en histoire, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2 vol, 1997.
14. Edgar Morin, « Conditions d'apparition de la nouvelle vague », *Communications*, 1961, vol. 1, n° 1, p. 139-141.

Michèle Morgan (1920-2016)

15. De Jean Delannoy, 1954.
16. Dans *Napoléon* de Sacha Guitry, 1955.
17. *Si Paris nous était conté*, Sacha Guitry, 1956
18. *Marie Antoinette, reine de France*, Jean Delannoy, 1955.
19. Film de Marc Allégret, 1949.
20. Film de Alessandro Blasetti, 1948.
21. Réalisateur Jean Delannoy. Adaptation d'une nouvelle de W. Irish, *Silent as the grave*.
22. Réalisateur Yves Allégret, 1953.
23. Geneviève Sellier, « René Clair, la belle époque et l'après guerre », in Noël Herpe et Emmanuelle Toulet (dir.), *René Clair, ou le cinéma à la lettre*, Paris, AFRHC, 2000, p. 241-248.
24. *Ibid*
25. Réalisation, Michel Deville.
26. Christian Metz, *Le signifiant imaginaire : psychanalyse et cinéma*, Paris, Union générale d'éditions, 1977.